

À la découverte des bords de Marne Août 1888, le Voyage autour du viaduc de Nogent-sur-Marne d'Henri Escoffier



À la découverte des bords de Marne

Août 1888, le Voyage autour du viaduc de
Nogent-sur-Marne d'Henri Escoffier

Auteur : Isabelle Duhau

Sommaire

Trois semaine de tourisme p. 03

Chemin de fer et urbanisation..... p. 03

L'eldorado des Parisiens p. 06

Bungalows, cottages, villas et... pavillons p. 08

Conclusion p. 08

Article publié dans **Clio 94** bulletin du Comité de liaison des sociétés d'histoire et d'archéologie du
Val-de-Marne : Histoire de la villégiature et du tourisme dans le Sud-est parisien, n°25, 2007

Introduction

Henri Escoffier est journaliste au *Petit Journal*. Durant l'été 1888, il doit prendre trois semaines de congé et, plutôt que de s'éloigner de la capitale, il décide d'explorer les environs de Paris et plus précisément les alentours de Vincennes. Il y possède une maison, avenue des Charmes, qu'il ne fréquente guère, faute de temps. Dans un petit ouvrage qu'il publie peu après et qu'il intitule *Voyage autour du viaduc de Nogent-sur-Marne*¹, il relate ses vacances, dans ce que l'on n'appelle pas encore sa « résidence secondaire », décrivant les menus faits de sa vie familiale - il a trois enfants -, ses activités, les lieux de ses excursions, les rencontres avec ses amis. Si Escoffier a entrepris ce récit c'est qu'il est « désireux de convaincre les Parisiens de l'avantage qu'ils auraient à rester dans les environs de leur ville sans seconde, au milieu de sites merveilleux, variés à l'infini, féconds de surprises, aux multiples aspects sans cesse renouvelés ». Son texte, anodin au premier abord, est devenu aujourd'hui un témoignage précieux. Il donne une image vivante de ce territoire, des modes de villégiature et des loisirs qui y ont cours durant la seconde moitié du XIXe siècle et qui s'imbriquent en fait déjà largement avec la vie des nouveaux « banlieusards », ceux qui habitent toute l'année ces communes. En effet, dès l'arrivée du chemin de fer qui dessert Nogent ou Saint-Maur-des-Fossés peu avant 1860, les anciens villages ruraux se transforment brusquement. Les lotissements s'y multiplient si rapidement qu'avant la fin du siècle, l'ensemble des terres est quasiment urbanisé. Aujourd'hui, si les traces des différentes activités de loisir qui connurent un grand succès sont devenues ténues, le paysage de certaines communes des bords de Marne reste largement marqué par une architecture évoquant l'engouement d'alors pour la villégiature et l'exotisme. D'ailleurs Escoffier ne s'y trompait pas qui voulait avec son texte « tout simplement réagir contre la passion qui entraînait les Parisiens au loin, dans les montagnes ou sur les bords de la mer, alors qu'ils avaient à la portée de leur main les plus charmantes et les plus amusantes des villégiatures ».

Trois semaines de tourisme

Tourisme vert d'abord, car le journaliste commence par rendre hommage à Napoléon III et à son ingénieur, Adolphe Alphand, pour la création du bois de Vincennes, poumon vert de l'est de la capitale. Il apprécie particulièrement le bois les jours de semaine car c'est un lieu de « solitude, mais une solitude qui ne vous écrase pas. On sent dans le lointain gronder la grande ville et sous ses pieds la Marne qui chantonne » tandis qu'il évoque la « foule » et même la « cohue » du dimanche.



Vers 1900, un jour de fête le long des berges de la Marne autour du viaduc de Nogent. (Album de la Société Nautique de la Marne. AD 94. © Inventaire général, repro. Christian Décamps)

¹ Escoffier Henri. *Voyage autour du viaduc de Nogent-sur-Marne*. Paris : C. Marpon et E. Flammarion, 1889. 253 p.

Il fait le tour du lac des Minimes en barque avec ses enfants, s’amuse à la cueillette des mûres ou profite de la terrasse ombragée du café-restaurant de la Porte-Jaune. Il se promène également à Nogent-sur-Marne et Joinville-le-Pont, à ses yeux « les deux stations classiques du canotage marnien ». Il fait à pied le tour de l’île de Beauté (en 1888 les piétons peuvent encore le faire librement), avant de se rafraîchir ou de déjeuner dans l’une des fameuses guinguettes de l’époque. Il canote sur la Marne entre Bry et Joinville ; il y observe les pêcheurs. Il apprécie particulièrement la Varenne-Saint-Hilaire (quartier de Saint-Maur-des-Fossés) « une des plus jolies localités de la vallée de la Marne ; [où] la rivière y a des rives et des îles adorables ». De la rien de plus facile que de traverser pour se rendre à la guinguette l’Ecu de France, à la Varenne-Chennevières (en fait Chennevières-sur-Marne), établissement qui « a comme on dit aujourd’hui un certain cachet moyenâgesque » et où « on se croirait à cent lieues de Paris. »



Vers 1900, le chemin de halage au Perreux ; au loin la passerelle piétonne de Bry, inaugurée en 1894. Sa construction fut entreprise afin de faciliter la circulation des habitants des nouveaux lotissements. (Coll. Part. © Inventaire général, repro. Stéphane Asseline)

Tourisme gastronomique et convivial ensuite, car Escoffier consacre une part importante de son texte à raconter sa vie sociale durant ses vacances, repas chez lui ou chez ses amis qui résident ou habitent aux alentours ou bien encore avec certaines de ses relations parisiennes venues de la capitale pour un simple déjeuner ou un dîner. Par exemple, il voit à plusieurs reprises la famille Céalis, dont le père et ses deux fils ont une activité professionnelle à Paris, leur bureau étant situé rue Dugommier, en face de la gare de Reuilly. Les deux sœurs de Monsieur Céalis tiennent son foyer, une grande maison près de la gare de Champigny, en fait sur le territoire de Saint-Maur-des-Fossés, dans le hameau de Champignolles. Chez les Céalis, Escoffier fait la connaissance de M. Filiol, professeur d’histoire au lycée Monge qui demeure durant les vacances à la Varenne. Lors d’une excursion, il rencontre Grévin², le célèbre caricaturiste, qui s’est installé à Champigny-sur-Marne où « il occupe sa retraite anticipée à écrire des romans judiciaires et des études sur Paris ». A La Varenne, la famille est reçue par M. et Mme Rousseau. Le couple pourrait vivre comme de simples rentiers, mais Mme Rousseau, fille de commerçant, n’a pas voulu que son mari restât inactif. Il a acheté la moitié d’une charge de facteur aux halles de Paris pour la volaille et le gibier. Il se rend donc dans la capitale pour des raisons professionnelles régulièrement, sans être contraint à des trajets quotidiens. Avec sa femme, il habite « une belle maison très confortable, au milieu d’un grand jardin, avec écurie, remise, poulailler et tout ce qui constitue la vie large et riche ». Manifestement gourmet, Escoffier détaille les plats successifs et expose certaines recettes de ces repas conviviaux. La sieste s’avère de rigueur avant la promenade en bord de Marne !

Tourisme culturel enfin, car notre vacancier visite les monuments commémoratifs de la bataille de Champigny (fameux affrontement de la Guerre de 1870), s’y rendant à pied par « la montagne depuis Bry-sur-Marne³ ». Il réalise

² Alfred Grévin (1827-1892). Dessinateur et caricaturiste dans de nombreux journaux (le Gaulois, le Charivari...), il est sollicité en 1881 pour concevoir une future exposition de cires. Devant sa notoriété, son nom est finalement donné au musée.

³ Le coteau qui borde la Marne sur sa rive gauche, au niveau de la boucle de Bry et de Champigny est très abrupt. Les troupes françaises, exposées aux tirs allemands installés sur le plateau, ne réussirent pas à regagner ce territoire, lors de la fameuse bataille de Champigny des 1er et 2 décembre 1870.

⁴ Voir www.culture.gouv.fr/bases_de_donnees_documentation/Merimee/notice_de_l'asile_d'alienes_dit_Hopital_psychiatrique_de_Ville-Evrard_a_Neuilly-sur-Marne, ref IA93000149.

⁵ Voir INVENTAIRE GENERAL ..., Région Ile-de-France ; Claudine Cartier, Hélène Jantzen (réd.) ; Philippe Fortin (photogr.) / Noisiel. La chocolaterie Menier. Seine-et-Marne. - Paris : APPIF, 1997. - 76 p. - (Images du patrimoine ; n° 120)

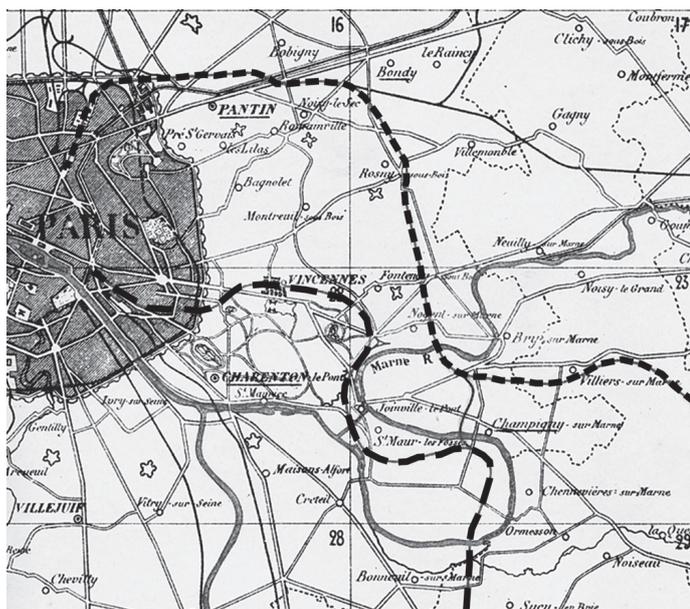
plusieurs autres excursions, l'une au confluent de la Seine et de la Marne, une autre à Ville-Evrard durant laquelle il longe le nouvel établissement d'aliénés⁴ puis poursuit sa route vers « la pleine campagne » en direction de Gournay. Avec la famille de son ami et éditeur, Ernest Flammarion, il visite la chocolaterie Meunier à Noisiel⁵, heureux de faire découvrir aux enfants présents toutes les étapes de la fabrication du chocolat. La petite compagnie s'y rend aisément grâce au tout nouveau tramway à air comprimé baptisé le « chemin de fer nogentais ». Escoffier en détaille le fonctionnement après que le directeur de l'usine d'air comprimé leur ait fait visiter ses installations et mis à leur disposition un wagon particulier. D'une manière générale, le journaliste expose avec maints détails les modalités de ses déplacements à pied et des transports – chemins de fer ou tramways – qu'il emprunte, séduit semble-t-il par leur modernité et leur commodité.

Chemin de fer et urbanisation⁶

En effet, l'ouverture de lignes de chemin de fer desservant le sud-est parisien explique comment certaines communes des bords de Marne ont été fréquentées plus tôt que d'autres et finalement rapidement urbanisées. Auparavant, l'accès à ces villages en voiture à cheval – quand on en disposait – était onéreux et long. Avec le train, ces territoires sont désormais à portée des Parisiens, même relativement modestes. « Le cri de Paris est un continuel cri de liberté. La ville craque dans sa ceinture trop étroite ; elle regarde sans cesse à l'horizon, essoufflée, demandant du soleil et du vent. Son rêve semble être de changer la plaine en un jardin de plaisance, où elle se promènerait le soir, après sa besogne achevée. C'est une poussée universelle qui va grandissant chaque année, et qui finira par faire de la banlieue un simple prolongement de nos boulevards, plantés d'arbres maigres » écrit Zola en 1883⁷ et le récit d'Escoffier en témoigne.

La ligne de Paris (gare de l'Est) – Mulhouse, de la compagnie de l'Est, traverse Nogent du nord au sud, séparant le village des terres agricoles du Perreux. La ligne est mise en service jusqu'à Nogent en 1856, avant même l'achèvement du viaduc qui doit permettre aux rails d'enjamber la vallée de la Marne. Après l'inauguration du pont en février 1857, le train de grande ligne s'arrête à la gare du pont de Mulhouse et poursuit son trajet, sans autre arrêt à proximité, vers Troyes.

La seconde ligne, baptisée « de Vincennes », qui relie la gare de la Bastille à La Varenne-Saint-Hilaire (quartier de Saint-Maur-des-Fossés) d'abord, puis à Verneuil-l'Étang, est mise en service en 1859. Dite de « banlieue », elle est voulue par l'empereur Napoléon III et doit « permettre aux ouvriers de trouver à certaines distances de leurs ateliers, des logements plus grands, plus salubres que ceux qu'ils trouvaient à proximité de ces ateliers »⁸. Le décret de concession accordée à la même compagnie de l'Est prévoit ainsi la circulation quotidienne, à l'aller et au retour, d'un train de petite vitesse et à prix réduits desser-



Carte du département de la Seine, dite d'Etat Major, vers 1880. Les deux lignes de chemin de fer sont soulignées en pointillés. (Coll. Inventaire général Ile-de-France. © Inventaire général, repro. Stéphane Asseline).

⁶ L'analyse qui suit est le fruit du travail d'inventaire topographique conduit actuellement par le service de l'inventaire du patrimoine culturel de la région Ile-de-France sur Champigny et Bry-sur-Marne et qui succède à celui mené en 2004/05 sur les communes de Nogent et du Perreux-sur-Marne et qui a été publié : INVENTAIRE GENERAL ..., Région Ile-de-France ; Isabelle Duhau (éd.) ; Stéphane Asseline et Laurent Kruszyk (photogr.) / Nogent et Le Perreux, l'eldorado en bord de Marne. Paris : APPIF, 2005. - 144 p. - (Images du patrimoine ; n° 237). En outre, des premières enquêtes d'inventaire ont été réalisées en 1984-86 par Marie-Agnès Férault sur l'ensemble des communes des boucles de la Marne. Voir www.culture.gouv.fr/bases_de_donnees_documentation/Merimee_Palissy_et_Memoire.

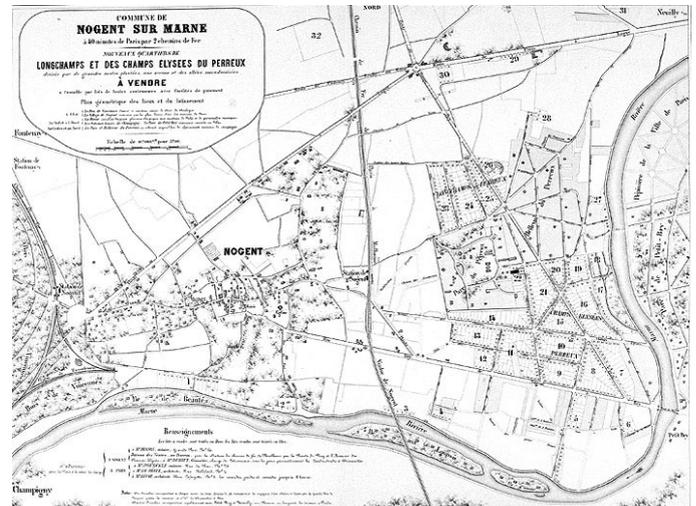
⁷ Extrait du texte La Banlieue in : ZOLA Emile. Le Capitaine Burle. Comme on meurt. Pour une nuit d'amour. Aux champs. La fête à Coqueville. L'Inondation. Paris : G. Charpentier, 1883.

⁸ Cité par F.Caron. Les chemins de fer en Val-de-Marne. In : Les transports dans le Val-de-Marne (XVIIIe – XXe siècles). Actes du colloque de CLIO 94, 1994.

vant toutes les stations de la ligne. Celle-ci, longeant une grande partie de la périphérie du bois de Vincennes, traverse Nogent également du nord au sud, mais à son extrémité ouest. A flanc de coteau, le site de l'ancien château de Beauté de Charles V accueille un dépôt de machines⁹. Comme prévu, les premiers usagers sont des propriétaires résidant toute l'année ou une partie seulement à la campagne, des fonctionnaires ou des employés habitant par économie en dehors de Paris, ainsi que des promeneurs. Rapidement, la compagnie ferroviaire propose un abonnement hebdomadaire pour les passagers réguliers. Dans les années 1860, on compte une trentaine de trains par jour (ils seront 134 en semaine en 1905, et 142 le dimanche).

Escoffier, exagérant à peine, explique que « le chemin de fer de Vincennes, à partir de la grande station militaire, fait toutes sortes de détours et de circuits pour aller trouver les communes existantes et pour favoriser la création de centres de population ». Ainsi, lorsqu'il se rend à Champigny, il estime plus rapide et plus agréable de descendre à la station de Joinville et de continuer sa route à pied car « l'on suit un chemin ombragé par de grands arbres, [...] pour mieux dire, un boulevard bordé de chaque côté, et presque sans interruption, par des maisons appartenant soit à de petits rentiers, soit à des cultivateurs », plutôt que de poursuivre en train vers la boucle de Saint-Maur.

Si toutes les volontés semblent se conjuguer - et l'ouvrage d'Escoffier y contribue - afin de mettre en avant l'image d'un territoire bucolique où la villégiature et les loisirs s'épanouissent, force est de constater que l'explosion démographique dans ces communes commence dès les années 1860. En 1851, à Nogent-sur-Marne (qui comprend encore les terres du Perreux, détachées de Nogent en 1887), on recense 2 104 habitants, alors que ce nombre passe à 4 976 en 1866 (même s'il faut aussi y ajouter 1 280 résidents l'été¹⁰). En 1901, les Nogentais et les Perreuxiens réunis sont 21 600. Saint-Maur compte 1 565 habitants en 1851, mais 23 000 en 1901 ! Escoffier souligne d'ailleurs



Plan des lotissements des Champs-Élysées et de Longchamps du Perreux (sur les anciennes terres agricoles du château), entrepris à partir de 1861. Au centre, les 120 000 m² du parc du château, découpés en 57 parcelles dès 1857 et au nord-est, le lotissement de Bellevue du Perreux, entrepris en 1860. C'est à la suite de ces opérations que les terres du Perreux sont détachées de Nogent et deviennent une commune en 1887. (Sceaux, musée de l'Île-de-France. © Inventaire général, repro. Laurent Kruszyk)

que la population du hameau de la Varenne augmente sans cesse : « On peut évaluer de 7 à 8 000 le chiffre des habitants pendant l'été et de 4 à 5 000 toute l'année ». A contrario, la boucle de Champigny-sur-Marne, soigneusement contournée par le chemin de fer, compte déjà 1 610 habitants en 1851, mais seulement 6 655 en 1901.

Si la croissance démographique est spectaculaire, le phénomène de la villégiature – déjà présent pour une certaine élite sous l'Ancien régime – existe bel et bien, au moins jusqu'au tout début du XXe siècle. Dans le sud-est parisien, il revêt conjointement deux formes. Il touche d'abord quelques îlots très isolés, comme le grand parc de Saint-Maur¹¹ (loti par la compagnie de chemin de fer de l'Est elle-même qui en était propriétaire depuis 1853), les franges du Bois de Vincennes (loties en 1860 pour financer les aménagements du Bois) ou bien encore le parc du

⁹ C'est sur ce même site que le pavillon Baltard a été remonté en 1976.

¹⁰ Musée de Nogent-sur-Marne. Note de Pierre Champion prises d'après les notes du marquis de Perreuse, maire de Nogent entre 1834 et 1868.

¹¹ RABAUT-MAZIERES I. Villégiature et banlieue résidentielle : le sud-est parisien au XIXe siècle. In : CLIO 94, n° 16, 1998. MAZIERES I.. Le grand parc de Saint-Maur-des-Fossés, 1861-1911. In : CLIO 94, n° 12, 1994.

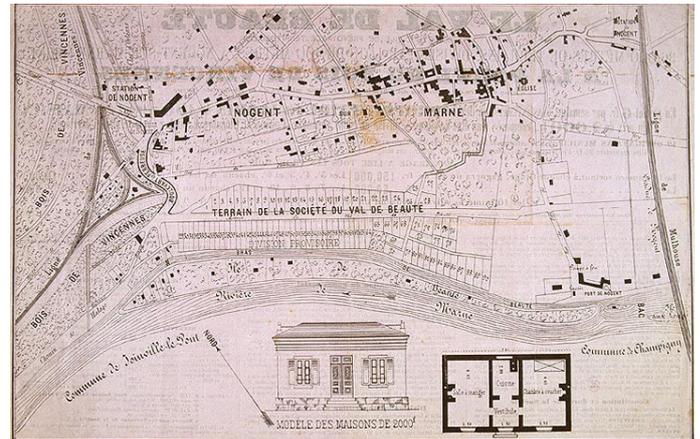
château du Perreux (en 1857) ; les parcelles y sont relativement vastes (à partir de 1 000 m²), des aménagements paysagers sont prévus dans les espaces communs ; la viabilisation est sérieusement réalisée. Ces lotissements privilégiés s'adressent à une moyenne bourgeoisie constituée de petits rentiers, de professions libérales, de commerçants ou de cadres qui conservent généralement une résidence parisienne durant leur activité professionnelle pour se retirer finalement dans leur propriété.

Parallèlement, et bénéficiant de l'image valorisante de ces îlots de prospérité, les lotissements beaucoup plus modestes sont légion. La surface de leurs parcelles peut descendre jusqu'à 250 à 300 m² ; le réseau viaire est tracé au plus près des intérêts du lotisseur, la viabilisation laisse parfois à désirer¹². La clientèle y est beaucoup plus modeste, constituée essentiellement d'ouvriers et d'employés, pour une très large majorité domiciliés dans les arrondissements de l'est parisien. Les familles achètent un terrain « à la campagne » afin d'en profiter le dimanche en attendant d'avoir les moyens nécessaires à la construction de leur maison. Ici, une fois encore, la villégiature se transforme assez rapidement en résidence principale.

Les communes bordant la Marne présentent toutefois des zones bien localisées dont l'image tend à se substituer, dans l'imaginaire général, à l'ensemble de leur territoire : les îles de la rivière et dans une moindre mesure, ses rives. Avant que le cours de l'eau ne soit réellement domestiqué, grâce aux grands travaux de Génie civil du Second Empire (constructions de canaux et de barrages régulant son débit), elles restent sujettes aux inondations.

Les premières, difficilement accessibles (plusieurs d'entre elles ne sont pas desservies par un pont), non viabilisées, sont quasiment inhabitables à l'année. Les pied-à-terre construits de manière plus ou moins élaborée, y perdurent longtemps, certains ayant même conservé cette fonction jusqu'à aujourd'hui. Quant aux rives, loin d'être les premières terres loties, elles concentrent de nombreux lieux de loisirs et attirent toujours plus de sportifs ou de

promeneurs avant d'être totalement résidentialisées durant la seconde moitié du XXe siècle.



Plan du lotissement du Val de Beauté (vers 1870) à Nogent-sur-Marne. La Société civile de prévoyance territoriale, lotisseuse, propose des pied-à-terre de deux pièces pour 2 000 francs sur des parcelles de 400 m². L'île de Beauté, découpée en une quarantaine de lots de 500 m² en 1854, ne présente encore que quelques constructions. (Sceaux, musée de l'Île-de-France. © Inventaire général, repro. Laurent Kruszyk)



Pavillon de style mauresque dans l'île des Loups (Nogent / Le Perreux), aujourd'hui disparu. (AD 94. © Inventaire général, repro. Christian Décamps).

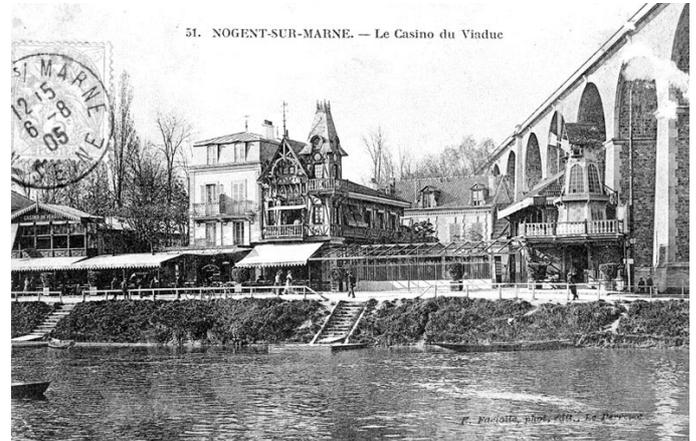
¹² Dès l'opération de lotissement réalisée, ses initiateurs n'ont cessé de faire entrer dans le domaine public les nouvelles voies créées, clôturant ainsi définitivement leur investissement. Les tractations avec les autorités (municipalité et préfecture) sont parfois difficiles mais elles aboutissent toujours en quelques années. Ainsi les premières communes urbanisées des bords de Marne, Nogent, le Perreux, Saint-Maur, dans une moindre mesure Bry, celles dont les principaux lotissements remontent au XIXe siècle n'ont quasiment pas connu le phénomène des « lotissements défectueux » de l'entre-deux-guerres.

L'eldorado des Parisiens

Préservés des industries lourdes concentrées à Ivry, Alfortville et Charenton, ou d'un intense trafic de batellerie (comme celui de la Seine), les bords de Marne voient se multiplier les guinguettes, les loueurs de barques, les clubs sportifs d'aviron et aux beaux jours, les baignades. Des fêtes nautiques sont organisées pour le plus grand plaisir des rameurs et des spectateurs. Dans *Le bonheur des Dames* d'Emile Zola, dont l'action se déroule entre 1864 et 1869, les personnages s'évadent de leur quotidien en venant passer une journée en bord de Marne, entre Joinville et Nogent. Escoffier explique : « Entre les promeneurs et les habitants existe une sorte de franc-maçonnerie, de familiarité qui donne à ce coin de Marne une agréable saveur de sans-çon ; ce serait parfait si les uns ou les autres ne tombaient pas, trop souvent, dans le débraillé.

Nogent et Joinville sont les boulevards de la Marne. Du bruit, des chants, des danses, des interpellations. C'est bon pour les garçons. En ma qualité de père de famille, je préfère les sites moins fréquentés [...], [mais] c'est dimanche, je l'avais oublié. [...] nous avons fait gaiement le tour de l'île de Beauté jusqu'au viaduc ; nous sommes allés prendre une consommation sur la terrasse du restaurant Bonheure, lequel nous a paru beaucoup plus convenable que Convert et Jullien. Moins de canotiers et plus de tenue » !

Bien avant 1906 et la loi sur le repos dominical, les bords de Marne accueillent, le dimanche, une foule populaire venue chercher le dépaysement. Le court-métrage, premier film de Marcel Carné, *Nogent, eldorado du dimanche* (1929), *Casque d'Or* de Jacques Becker dont l'intrigue se déroule à la Belle Époque autour d'une guinguette de Joinville ou encore les photographies de Willy Ronis, évoquent les plaisirs de cette destination, pas toujours fréquentée par des promeneurs aux mœurs irréprochables. Ainsi, deux complices de la bande à Bonnot, discrètement installés dans une petite maison au pied du viaduc de Nogent, sont abattus lors de leur arrestation en 1912. François Cavanna également, né en 1923, raconte avec humour son enfance



Les guinguettes au pied du viaduc. (© Inventaire général. Repro. Stéphane Asseline, ADAGP)

nogentaise dans les *Ritals*¹³ : « La Marne des bals musette, je connais pas beaucoup. Convert, Gégène, Max, la Boule Blanche, tout ça est colonisé, le dimanche, par le Parisien dragueur de dactylos. Ça pue la friture et ça pom-pom-pomme le flonflon à trois temps. [...] En semaine, le jeudi ou pendant les vacances, la Marne est à nous, les nez sales. On plonge dès qu'on voit une péniche qui se pointe au tournant, on nage à fond de train pour agripper le petit canot de sauvetage qui est accroché derrière. [...] on s'installe dans le canot, peinars, au soleil [...] on se laisse remorquer [...] jusqu'au pont de Bry, et là, on plonge, on redescend le courant [...] des fois on se faufile à l'U.S.M.¹⁴, le club sportif où les mecs barbotent dans leurs trente-trois mètres sous surveillance, pas le droit de s'éloigner, sifflet. On se glisse parmi ces cons branques, c'est le tremplin qui nous intéresse, on se paie des périlleux avant, des sauts de l'ange, pas spécialement impeccs, mais on se marre. »

Aujourd'hui et malgré certaines tentatives – dont la Fête du petit vin blanc, initiée à Nogent en 1954 et qui connaît sa dernière édition en 1990 ou bien la première édition de Champigny Plage durant l'été 2006 (mais comment évoquer la plage sans proposer une baignade...), les bords de Marne ont perdu leur caractère festif. Les résidences y sont de plus en plus prisées.

Des promenades piétonnes et, en certains endroits, des pistes cyclables ont bien été aménagées. Nogent offre même depuis 1967 le second port de plaisance de la région

¹³ CAVANNA François. *Les Ritals*. Paris : Belfond, 1979.

¹⁴ L'Union des Sauveteurs de la Marne, association sportive, possédait une baignade à Nogent à l'emplacement de l'actuel port de plaisance.

(après celui du bassin de la Bastille) où s'alignent quelques vedettes motorisées. Mais le temps des guinguettes est révolu, tout comme celui du canotage ou bien encore celui de la natation en rivière (la baignade en Marne a été définitivement interdite en 1970 pour des raisons d'hygiène). De fait, les vestiges matériels de cette époque sont rares ; le patrimoine de ces communes présente fort peu d'éléments rappelant ce proche passé. Plus de véritables guinguettes mais quelques restaurants dont le prix du premier menu décourage les plus modestes. Plus de constructeurs ni de loueurs de bateaux ; cependant demeurent quelques ateliers qui ont été transformés en habitations ou abritent une autre activité. Quasiment plus de garages à bateaux particuliers. Plus aucune piscine en Marne ; subsistent toutefois les intéressants bâtiments annexes, au style paquebot typique des années 30, de l'Institut National des Sports à Nogent¹⁵, ou ceux de la plage de Champigny (aujourd'hui transformés en club d'aviron). Seuls, demeurent les clubs d'aviron, bien reconnaissables à leurs longs hangars implantés perpendiculairement au quai et à leur ponton qui facilite la mise à l'eau des embarcations. En revanche, ces communes restent riches du patrimoine issu de leur urbanisation précoce.

Bungalows, cottages, villas et... pavillons

Dès que possible, les heureux propriétaires de cette myriade de parcelles construisent leur nouvel abri. Après une promenade dans l'île de Beauté à Nogent, Escoffier la décrit « divisée en une infinité de petites propriétés ; des maisons qui sont des nids de verdure ; de minuscules jardins ; partout des habitants joyeux, des pêcheurs à la ligne, des canotiers ».

Qu'il s'agisse d'une résidence de villégiature ou non, chacun cherche, dans le choix architectural de sa maison, à entretenir l'illusion du dépaysement tout en affichant son statut social. De fait, tous les styles et toutes les dimensions cohabitent pour former un ensemble d'une grande diversité. En 1892, Alphonse Daudet dans un des Contes du lundi intitulé Aux avant-postes décrit cette juxtaposition surprenante des compositions : « Comme j'arrive au bord de l'eau, le soleil barbouillé tape en plein sur la rivière. C'est charmant. [...] Toutes ces villas bourgeoises



La plus ancienne maison conservée intacte dans l'île de Beauté (Nogent) croise des influences du chalet et celles de l'architecture néo-régionale à pan de bois et brique. Son élévation s'élevant en hauteur et son plan très ramassé s'expliquent par la crainte des inondations. (© Inventaire général. Cliché Stéphane Asseline)

du bord de la Marne, ces chalets colorés et burlesques, rose tendre, vert-pomme, jaune-serein, tourelles moyen âge coiffées de zinc, kiosques en fausse brique, jardinets rococos où se balancent des boules de métal blanc ».

Durant tout le XIXe siècle, les architectures du passé sont progressivement remises au goût du jour ; les voyages, la mode de la villégiature et du thermalisme ou les Expositions universelles permettent de découvrir le bâti des provinces et des contrées plus lointaines. Parallèlement, l'industrialisation de la fabrication des matériaux de construction, la préfabrication des éléments décoratifs (notamment la céramique architecturale et ses multiples effets polychromes), l'utilisation nouvelle du métal, l'invention du béton, sont autant de paramètres qui transforment l'art de construire et en réduisent le coût ; l'habitat est un terrain privilégié pour ces expériences. L'éclectisme naît au milieu du XIXe siècle du souci des artistes de créer

¹⁵ L'INS a restitué à l'Etat les locaux qui depuis, ont été mis à la disposition de la Fédération Nationale d'Aviron. Dans les années 1990, lorsque celle-ci a réalisé des travaux d'aménagement, elle a fait disparaître le dernier bassin équipé d'un plongeoir qui subsistait encore en bord de Marne.

une esthétique propre à leur époque qui puise dans les ressources du passé tout en s'adaptant aux mutations de leur temps. Ainsi, le dépaysement temporel incite certains propriétaires à commander une construction de style « néo » (néo-gothique, néo-Louis XIII, néo-rococo...). D'autres préfèrent le décalage géographique et commandent des chalets, des pavillons rustiques, des maisons néo-normandes. D'autres encore recourent à davantage d'exotisme en choisissant un édifice dans le style mauresque ou extrême-oriental.

En revanche, les jardins présentent des caractéristiques beaucoup plus homogènes. L'attrait des décors rocaillés (grottes, bassins), du mobilier en ciment armé imitant les branches brutes d'arbre ou les édicules rustiques (kiosques, tonnelles...), construits entièrement en branches de châtaignier parfois écorcées et surmontés d'un toit de chaume, est général. Ces éléments, mis à la mode par les prestigieuses réalisations d'Alphand dans les grands parcs parisiens, se retrouvent à de multiples reprises durant la seconde moitié du XIXe et le début du XXe siècle. Les jardins des propriétés des bords de Marne ne dérogent pas à la règle, quelles que soient leurs dimensions. Les chaumières constituent davantage une spécificité de ce territoire. Les exemples de véritables habitations dans le goût rustique sont assez rares et font figure d'unicum dans leur environnement. En Ile-de-France, la plus célèbre reste la maison-fabrique, baptisée Wood Cottage, construite en 1864 dans le parc du Vésinet par l'entreprise Tricotel¹⁶. Or, le Val de Beauté à Nogent présente un ensemble de plusieurs maisons quasiment identiques, ensemble unique à notre connaissance.

La présence aux alentours de plusieurs entreprises réalisant de telles constructions explique sans doute leur nombre. En 1869, on signale à Nogent M. Stéphane « constructeur de chalets rustiques et de rochers ».

Dans les années 1880, l'annuaire professionnel Sageret liste une entreprise boulevard des Ecoles (toujours à Nogent) ou la maison Martin au Perreux qui réalise « des constructions rustiques à toit de chaume »¹⁷, ou bien encore l'établissement Médard à la Fourchette de Bry. En 1900, la maison A. Sauvanet, à Nogent, fabrique des « rochers,

grottes, cascades, ponts rustiques, rivières anglaises, [et] d'eau »¹⁸.

L'importance du jardin est significatif des lieux de villégiature. On y passe beaucoup de temps, s'y reposant, y recevant ses amis, y déjeunant dès les beaux jours. L'une des scènes du décor de la salle des fêtes de la mairie de Nogent, peinte en 1892, s'intitule La Villégiature ; elle représente une famille, le père, la mère, leurs deux enfants et la nurse, installés au milieu des fleurs de leur jardin. On ne compte plus les cartes postales de la fin du XIXe siècle figurant, devant leur maison, sous une tonnelle ou devant un massif de fleurs, une famille réunie pour une occasion festive.



Maison dans le goût néo-gothique, 131 boulevard de la Marne, Saint-Maur-des-Fossés. (© Inventaire général. Cliché Christian Décamps)

¹⁶ L'édifice est protégé au titre des Monuments historiques depuis 1993. Voir [www.culture.gouv.fr / bases de données documentation / Mérimée / notices ref IA00057515](http://www.culture.gouv.fr/bases_de_donnees_documentation/Merimee/notices/ref/IA00057515) et ref PA00125462.

¹⁷ L'entreprise existe toujours. Elle se consacre désormais à la confection de treillage, mais elle présente toujours à sa clientèle des meubles et un modèle de kiosque rustique, entièrement confectionnés par le grand-père de l'actuel propriétaire.

¹⁸ L'entreprise a notamment réalisé tous les éléments décoratifs du jardin de la propriété du 95, rue des Héros-Nogentais à Nogent, aujourd'hui annexe de la mairie. Le kiosque en forme de pagode chinoise, ici le ciment faux bois imite également le bambou, est particulièrement intéressant.

Le salon d'été, explicitement baptisé au XIXe siècle « vide bouteille » est un autre élément caractéristique des jardins. Ces pièces prennent une configuration particulière le long des rivières. Conçues pour jouir de la vue confortablement, tout en étant à l'abri du soleil et des regards des promeneurs, elles sont construites en bordure de parcelle (le long du chemin de halage), en hauteur afin de bien voir le cours de l'eau. Le petit bâtiment abrite en partie basse le garage à bateau pour la barque familiale tandis que la terrasse surplombe les alentours. Ces salons sont encore relativement nombreux le long de la Marne. Cependant, la quasi disparition de la pratique du canotage et la raréfaction de la domesticité expliquent que nombre d'entre eux aient peu à peu été abandonnés, relégués au rang de débarras ; certains s'en trouvent menacés.



Salon d'été dans le goût rustique. 22, quai d'Argonne au Perreux.
(© Inventaire général, cliché Stéphane Asseline)

Conclusion

Le témoignage d'Escoffier nous renseigne sur les bords de Marne et les environs du viaduc de Nogent durant un été. Incidemment, il expose comment ce territoire a connu une urbanisation précoce et comment il vit à un double rythme, celui régulier des habitants et celui des beaux jours où les résidences secondaires s'ouvrent et où les guinguettes se remplissent. Mais déjà, en 1888, cette dualité tend à s'estomper car la proximité de la capitale, encore accentuée par le développement des transports, permet divers usages d'une même résidence, suivant les périodes de l'année ou selon les différents membres de la famille. Tandis que les femmes, les enfants ou les hommes les plus âgés restent pour l'été « à la campagne », les hommes peuvent se rendre à leur travail quotidiennement, voire revenir déjeuner pour les plus chanceux, adoptant le rythme des « banlieusards ». Ainsi, très rapidement (la fin du dix-neuvième siècle est une limite commode mais confirmée par les études et les statistiques) les résidences de villégiature ont quasiment toutes disparu. Non pas

qu'elles aient été détruites, mais leurs propriétaires s'y sont installés définitivement, preuve étant faite qu'il était possible de travailler à Paris et de vivre hors les murs. Les élus locaux ont géré cet afflux de population tant bien que mal. Ils ont construit, sous le contrôle de la préfecture et de ses architectes (ce qui explique l'unité stylistique des multiples réalisations) les équipements publics nécessaires - écoles, mairies, cimetières - tandis que les autorités religieuses bâtissaient de nouvelles églises. A l'opposé, l'architecture domestique, maisons construites pour être des résidences annexes ou conçues dès l'origine comme résidences principales, offrait une incitation au Voyage sans quitter Paris¹⁹ pour ses propriétaires, d'où sa surprenante diversité. Ainsi, si les bords de Marne sont devenus aujourd'hui des communes résidentielles, comme bien d'autres de la banlieue parisienne, elles conservent dans certains quartiers cette atmosphère de villégiature d'antan qui a assuré leur réputation et qui sert encore maintenant à leur communication.

¹⁹ Escoffier voulait d'abord intituler son texte Voyage autour de ma maison pour paraphraser Xavier de Maistre et son Voyage autour de ma chambre. Pour être plus précis, il choisit finalement Voyage autour du viaduc de Nogent-sur-Marne, car sa « maison n'a d'intérêt que par sa proximité des bois et de la vallée de la Marne ».



Conseil régional d'Île-de-France

Unité société - Direction Culture-Tourisme-Sport-Loisirs
Service Patrimoines et Inventaire
115, rue du Bac - 75007 Paris
Tél. 01 53 85 59 93 / www.iledefrance.fr/patrimoines-inventaire